LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

MÊLÉE DE CHANTS;

Jouée ſur le Théâtre FAVARD, le 10 Pluviôſe an 6.

Paroles du Citoyen ALEX. DUVAL,

Musique du Citoyen DOMENICO DELLA MARIA.

A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-Libraires, rue de la Bancaſſe.

An 6 de la République.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BLINVAL,	Cn. Elleviou.
LE GOUVERNEUR,	C. Chénard.
GERMAIN,	C. Moreau.
MURVILLE,	C. St. Aubin.
UN CAPORAL,	
UN VALET,	
Mme. BELMONT,	Cne. Dugazon.
ROSINE,	Cne. St. Aubin.

La ſcene eſt à Sorrento près de Naples.

LE PRISONNIER,
COMEDIE.

Le Théâtre repréſente un ſalon proprement meublé ; au côté droit de la ſcene, à la premiere couliſſe, eſt une porte.

SCENE PREMIERE.

ROSINE, *ſeule.*

TAndis que maman eſt chez le Gouverneur, allons à la croiſée du petit eſcalier ; j'entendrai peut-être chanter mon priſonnier du château C'eſt bien mal à ce Gouverneur de retenir en priſon un ſi joli garçon.

SCENE II.

GERMAIN, ROSINE.

GERMAIN, *en dehors.*

HOla ! eh ! quelqu'un.

ROSINE.

Qui nous arrive ?

GERMAIN, *parlant à la couliſſe.*

Apportez ma valiſe, prenez ſoin de mon cheval, & qu'on nous prépare à ſouper à tous les deux.

ROSINE.

Chez qui croyez-vous être ?

GERMAIN.

Chez madame Belmont, veuve, aimable, riche, qui a une fille, la perle du canton, dont je me fais gloire d'être l'humble ſerviteur.

ROSINE.

Et qui êtes-vous, Monſieur ?

GERMAIN.

L'ambaſſadeur de l'amour, le courrier de l'hymen. Vous voyez en moi le fidele valet du capitaine Murville, Germain pour vous ſervir.

ROSINE.

Ah ! vous venez de la part de notre couſin Murville... Je vais envoyer chercher ma mere, vous l'attendrez ici. (*A part.*) Profitons de ce dernier moment pour faire un tour à notre croiſée. [*Elle ſort.*]

SCENE III.

GERMAIN, *ſeul.*

POurquoi diable Monſieur de Murville m'a t-il fait prendre les devants ? Qui le retient à Naples ? Oh ! je m'en doute, c'eſt l'empriſonnement de ſon ami Blinval, de cet étourdi qui man-

quant à la subordination... L'affaire est très-grave ! Mais comme cet officier s'est toujours distingué, comme mon maître n'a point oublié qu'il lui sauva la vie dans la derniere bataille, il fera tout pour obtenir la liberté de cet imprudent jeune homme Eh ! mais, c'est dans ce pays qu'il est détenu ; il habite le château de Sorrento, si je pouvois le voir... Oh ! les ordres sont trop séveres.

SCENE IV.

BLINVAL, GERMAIN.

BLINVAL.

Il est en veste jaune à la hussarde, il a les cheveux retroussés & en désordre, la cravate nouée négligemment ; il est enfin dans ce désordre décent que l'on admet à la scene. — Il arrive par la porte qui est à la premiere coulisse.

CEt appartement-ci vaut l'autre. Est-ce un rêve ? [*Il fait le détour de l'appartement.*] Passer d'une prison dans un séjour enchanteur ! Je m'y perds.

GERMAIN, *sans voir Blinval.*

Il est fou, étourdi, mais il est aimable.

BLINVAL.

Qui pourroit jamais s'imaginer que cette maison agréable communique à la plus odieuse prison ?

GERMAIN.

Moi, je l'aime ce monsieur Blinval ; il est gai.

BLINVAL.

Blinval ! qui m'appelle ?

Duo.

GERMAIN.

O ciel ! ma surprise est extrême.

BLINVAL.

Mais c'est lui, j'en suis certain.

GERMAIN.

C'est monsieur Blinval lui-même.

BLINVAL.

C'est ce maraud de Germain.

GERMAIN.

Dites, par quelle aventure
Vous êtes dans la maison ?
Je vous croyois, je le jure,
Dans une étroite prison.

BLINVAL.

Dis-moi par quelle aventure
Je suis dans cette maison ?
Le Gouverneur, je t'assure,
Me croit toujours en prison.

GERMAIN.

Je n'entends rien, je vous jure,
A ce singulier jargon.

BLINVAL.

Tu fauras mon aventure,
Mais dis-moi vîte le nom
Des maîtres de la maiſon ?

GERMAIN.

Vous êtes chez une Dame,
Veuve d'un monſieur Belmont ;
C'eſt une aſſez bonne femme,
On le dit dans ce canton.

BLINVAL.

Si tu connois la famille,
Dis-moi ſans perdre de tems,
N'a-t-elle pas une fille
Qui n'a pas plus de ſeize ans ?

GERMAIN.

Elle s'appelle Roſine,
Et brille de mille attraits ;
Mais je vois à votre mine
Que vous avez vu ſes traits.

BLINVAL.

O trop heureuſe aventure !
En dépit de ma priſon,
Je verrai, je te le jure,
La fille de la maiſon.

GERMAIN.

Quel eſt donc cette aventure ?
Il devroit être en priſon :
Je n'entends rien, je le jure,
A ſon ſingulier jargon.

GERMAIN.

Mais enfin contez-moi par quel prodige je vous trouve ici ?

BLINVAL.

Oh ! c'eſt vraiment un prodige. Ecoute : confiné dans une des ſalles baſſes de la grande tour, là, près du foſſé, je vis un jour, à une petite fenêtre de cette maiſon, une jeune fille, elle avoit les yeux fixés ſur moi ; ſon attention me flatta ; je lui témoignai ma reconnoiſſance, en improviſant quelques méchans couplets. Tous les jours nouveaux regards, nouvelles chanſons. Sa vue, le deſir de la liberté me rendirent ma priſon inſoutenable. Dans un de ces momens d'ennui, d'impatience, je briſai l'un des miſérables meubles qui décorent ma triſte demeure. Parmi ſes débris, un papier frappe mes yeux, je l'ouvre & je lis : *A l'infortuné qui me remplacera.* Si tu veux ta liberté, me dit-on, elle eſt en ton pouvoir. J'ai habité dix ans cette même chambre, l'honneur m'y retenoit, mais l'amour prit le ſoin d'adoucir ma priſon. Toi que les mêmes motifs ne peuvent retenir, apprends, qu'une ſecrete iſſue peut te conduire dans la maiſon voiſine. -- Il m'indique alors les moyens de ſortir, je leve ſans beaucoup d'efforts une dalle de pierre ; je deſcends, je parcours un étroit ſouterrain, je remonte bientôt, une porte ſe préſente ; j'en preſſe le bouton, le reſſort

part & je me trouve dans l'appartement voisin, sans savoir où je suis, ce que je ferai, ce que je dirai & comment tout cela finira.

GERMAIN.

Et c'est dans cette chambre que vous êtes arrivé ?

BLINVAL, *la montrant du doigt.*

Celle-là même --- C'est une chambre à coucher.

GERMAIN, *allant à la porte & l'ouvrant.*

Cette issue qui communique de cette chambre à votre prison, seroit-elle connue ?

BLINVAL.

Cela n'est pas probable... — Elle est masquée par une glace.

GERMAIN, *réfléchissant.*

Ah! c'est une femme qui par amour.... En effet, j'ai entendu dire à votre ami Murville que madame Belmont avoit acheté cette maison d'une jeune Dame ... La porte secrete, le souterrain... tout s'explique. Mais qu'allez-vous devenir ? votre intention est-elle de vous dérober ?

BLINVAL.

Aucunement. --- Ainsi que mon prédécesseur, l'honneur me retient au château ; mais je veux comme lui que l'amour adoucisse les rigueurs de ma détention.

GERMAIN.

Et croyez-vous que madame Belmont soit d'humeur ?

BLINVAL.

Il est vrai qu'elle ne consentira jamais... Mais toi, qui t'amene à Sorrento ?

GERMAIN.

Un mariage. --- Votre ami Murville est le cousin de madame Belmont. Depuis long-temps ils étoient divisés par un procès ; ils ont été obligés de s'écrire à ce sujet. Les premieres lettres ont été froides, les secondes plus honnêtes ; dans les troisiemes, on a parlé d'arrangemens, d'amour ; bref, ils sont convenus de terminer à l'amiable par un mariage de raison.

BLINVAL.

C'est charmant. Et quand doit-il arriver ?

GERMAIN

Il ne m'a pas dit le jour ; je l'ai devancé pour des affaires particulieres...

BLINVAL.

Et se sont-ils vus quelques fois ?

GERMAIN.

Jamais.

BLINVAL.

Ils ne se sont pas vus ! Je suis sauvé ; me voilà en pied dans la maison.

GERMAIN.

Que dites-vous donc ?

BLINVAL.

Tu ne m'entends pas ; afin de n'être pas chassé & refferré peut-être dans une plus étroite prison, je me fais passer pour Murville ; on m'accueille, on me reçoit, on me fête.

GERMAIN.

Et l'on vous épouse peut-être ;

BLINVAL.

Oh ! je ſais reſpecter les droits de l'amitié ; mais je verrai ma charmante inconnue, je lui parlerai ; enfin, je reſpirerai au moins quelque tems un air plus libre & plus pur.

GERMAIN.

(Il commence à faire nuit.)

Oui, & l'on viſitera notre priſon, on ne trouvera perſonne on découvrira l'iſſue...

BLINVAL.

On ne vient qu'une fois par jour m'apporter ma nourriture, & d'ici à demain midi....

GERMAIN.

Mais cette ruſe peut-elle réuſſir ? Vêtu de la ſorte, dans ce négligé de priſon, pouvez vous paſſer pour le Capitaine ?

BLINVAL.

Mon hiſtoire eſt toute faite. J'ai été pillé par les voleurs, ils ne m'ont rien laiſſé.

GERMAIN.

Vous n'êtes jamais embarraſſé, vous avez réponſe à tout ; mais ma délicateſſe .. BLINVAL.

Peut ſe payer cinquante louis pour le ſecret.

GERMAIN.

Et vous prenez tout ſur votre compte ?

BLINVAL.

Sois tranquille... GERMAIN.

Soit. Tout nous ſeconde. Les domeſtiques ſont abſens, Ils ſont allé chercher madame Belmont ; on croira que pendant ce tems vous êtes arrivé ; mais on vient, c'eſt notre veuve ; attention, & commencez votre rôle.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame BELMONT.

Madame BELMONT, *précédée d'un domeſtique qui porte des lumieres, il les met ſur la table.*

C'Eſt vous, ſans doute, meſſieurs, qui demandez à me parler.

GERMAIN.

Oui, madame, c'eſt moi qui venoit joyeuſement vous annoncer l'arrivée de monſieur Murville, mais .. ô ciel !...

Madame BELMONT.

Vous m'effrayez... Lui ſeroit-il arrivé quelqu'accident ! Parlez...

GERMAIN.

Hélas ! monſieur, parlez vous-même, car je n'en ai pas le courage. Madame BELMONT.

Quoi ! c'eſt vous mon couſin ?...

BLINVAL.

C'eſt moi-même, ma couſine ; mais vous voyez dans quel état...

Madame BELMONT.

Quel eſt donc ce malheur ?

BLINVAL.

L'amitié, l'amour, le desir, tout me pressoit d'arriver, lorsque des voleurs...

Madame BELMONT.

Des voleurs ?...

BLINVAL.

Oui, des voleurs... m'ont arrêté à quelques lieues d'ici.

GERMAIN.

Quelques momens plus tard, je partageois son sort.

Madame BELMONT.

Des voleurs !... *TRIO.*

BLINVAL.

Dans le détour du bois prochain,
Tantôt de mon courtier agile,
Je guidois le pas incertain ;
L'amour me montroit votre asyle
Et charmoit l'ennui du chemin.

Madame BELMONT, *riant.*

L'amour lui montroit cet asyle
Et charmoit l'ennui du chemin.

GERMAIN.

A mentir comme il est habile !
L'amour le guidoit en chemin.

BLINVAL.

Tout-à-coup à ma vue
Se montrent vingt brigands ;
Vingt glaives effrayans
Me ferment l'avenue.

Madame BELMONT.

Vingt glaives effrayans !
Que mon ame est émue !

GERMAIN.

Des verroux effrayans
Lui fermoient l'avenue.

BLINVAL.

Alors, je les attends ;
Et soudain mon épée
Est de leur sang trempée.
En vain j'entends
Les juremens,
Les hurlemens
De ces brigands.

GERMAIN.

Ah ! comment il ment !

BLINVAL.

Je me défends avec courage ;
Pan, pan, pan, pan.

Madame BELMONT.

Ah ! quele affreuse image !
J'en tremble en ce moment.

GERMAIN.

Ah ! quel affreux carnage
Il fait en ce moment.

BLINVAL.

Mais le nombre m'accable,
Le crime eſt le plus fort :
La troupe impitoyable
Me laiſſant là pour mort,
Prend ſon butin coupable,
Et s'enfuit ſans remord.
Si la céleſte providence
Pour notre hymen ſauva mes jours,
A vos pieds je promets d'avance
De les conſacrer aux amours.

Madame BELMONT.

Si la céleſte providence
A daigné conſerver vos jours,
Elle a protégé l'innocence :
Ah ! c'eſt ce qu'elle fait toujours.

GERMAIN.

Je ris de cette confiance
Qu'elle apporte à tous ſes diſcours ;
Mais, hélas ! à ſon innocence
Elle ne croira pas toujours.

Madame BELMONT.

Quel accident fâcheux ! mais comment ſe fait-il que vous n'êtes point bleſſé ?

BLINVAL.

Ces miſérables après m'avoir terraſſé, m'ont dépouillé. L'approche de quelques cavaliers les a forcé de fuir J'ai trouvé dans ces voyageurs des ſecours prompts, & à quelque fatigue près, il ne me reſte aucun ſouvenir de ma triſte aventure.

Madame BELMONT, *à part.*

Il eſt plus jeune que je ne croyois. Je prends bien de la part...

BLINVAL.

Je m'attendois à cette réception. Votre bonté...

Madame BELMONT.

Une derniere lettre a dû vous prouver l'eſtime particuliere que je faiſois de vous,

BLINVAL, *à part.*

Ahi ! [*A madame Belmont.*] Ne parlons pas de cela devant.... Le plus preſſé eſt, je crois, de trouver les moyens de m'avoir un habit décent ; car, en vérité, je n'oſe me regarder, j'ai l'air...

GERMAIN, *à part.*

D'un échappé de priſon.

Madame BELMONT.

Ce bourg eſt miſérable, & il ſera difficile... Mais je n'y ſonge pas : mon frere, à ſon dernier voyage, a laiſſé dans ſon appartement quelques habits... s'ils pouvoient vous convenir....

BLINVAL.

Quels qu'ils soient, ils me conviendront.

Madame BELMONT, *à Germain.*

Dites à ma fille qu'elle vous ouvre le cabinet bleu ; là, vous prendrez tout ce que vous jugerez convenable à votre maître.

Germain sort.

SCENE VI.

Madame BELMONT, BLINVAL.

Mad. BELMONT.

Maintenant que nous voilà seuls, nous pouvons parler de nos affaires.

BLINVAL.

Sans doute ; mais dans cet instant, je suis encore tout étourdi de mon aventure. Ces diables de voleurs m'ont dérangé la cervelle.

Madame BELMONT.

Je le conçois.

BLINVAL.

D'ici à quelques jours, je ne serois pas étonné de répondre tout de travers à vos questions.

Mad. BELMONT.

Oh ! elles se borneront à savoir si vous êtes d'avis d'envoyer une procuration au Notaire.

BLINVAL.

Oui... oui ; c'est assez mon avis.

Madame BELMONT.

Vous consentez donc à garder la métairie ?

BLINVAL.

La métairie ? Eh bien, oui, gardons la métairie. Je ne vois pas d'inconvénient à garder la métairie.

Madame BELMONT.

Mais alors quels seront les avantages de ma fille ? elle a des droits...

BLINVAL, *vivement.*

Le plus grand, c'est un enfant si aimable ; sa physionomie est si tendre, si douce, si belle, si intéressante....

Madame BELMONT.

Quel transport ! & comment savez-vous tout cela ? vous ne l'avez pas encore vue.

BLINVAL, *à part.*

Etourdi ! (*Haut.*) C'est d'après le portrait que Germain m'en a fait tantôt ; mais si vous m'en croyez, cousine, nous laisserons là notre procès.

Madame BELMONT.

Il n'est pas question du procès.

BLINVAL.

Ah ! ce n'est donc pas du procès ?... Je vous l'ai dit d'avance, j'ai la tête si frappée...

Madame BELMONT.

Eh bien laissons cela.

BLINVAL, *d'un air tendre.*

Parlons de nous : cela vaut beaucoup mieux.

Madame BELMONT.

J'y conſens. D'ailleurs vos lettres marquées au coin de la ſageſſe, me permettent toute franchiſe. Sans nous être jamais vus, nous nous connoiſſons beaucoup ; quelque choſe m'étonne de votre part.

BLINVAL.

Quoi donc ?

Madame BELMONT.

Je m'attendois, d'après vos lettres mêmes, à trouver dans mon couſin un homme mûr, un homme de quarante ans au moins, & vous avez l'air tout jeune.

BLINVAL.

Il eſt vrai que je ſuis aſſez frais pour mon âge. Au reſte, ce n'eſt pas un grand malheur.

Madame BELMONT, *ſouriant.*

Non. Cependant comme la raiſon & l'amitié ont plus de part à notre union que l'amour, je ſerois preſque tentée de regarder votre jeuneſſe comme un défaut.

BLINVAL.

Comme un défaut ! toutes les femmes ne penſent pas comme vous.

Madame BELMONT.

Ecoutez :

Il faut des époux aſſortis
Dans les liens du mariage ;
Vieilles femmes, jeunes maris
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit le papillon
Sur la fleur qui ſe décolore ;
Roſe qui meurt céde au bouton,
Les baiſers de l'amant de Flore.

Ce lien doit être plus doux
Pour un vieillard qu'amour enflamme ;
On voit ſouvent un vieux époux
Etre aimé d'une jeune femme.
L'homme à ſa derniere ſaiſon
Par mille dons peut plaire encore ;
Ne ſavons-nous pas que Titon
Rajeunit auprès de l'Aurore ?

BLINVAL.

Aux époux unis par le cœur,
Le tems fait bleſſure légere ;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le ſecret de plaire.
Roſe qui ſéduit le matin,
Le ſoir peut être belle encore :
L'aſtre du jour à ſon déclin,
A ſouvent l'éclat de l'aurore.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

(*Germain apporte une redingote brune.*)

MAdame, je n'ai trouvé dans l'appartement que ce vêtement.

BLINVAL.

Je n'oserai me permettre..

Madame BELMONT.

Il le faut bien. Vous préparerez cet appartement, c'est celui de votre maître.

BLINVAL, *à part.*

O bonheur! c'est là qu'aboutit l'issue secrette...

Madame BELMONT.

Je vous laisse. Je vais prévenir ma fille de votre arrivée. Vous savez qu'un beau pere...

BLINVAL.

J'ose me flatter qu'elle ne verra pas son beau-pere de très-mauvais œil.

Madame BELMONT.

Je vais l'engager à vous rendre ses devoirs.

BLINVAL, *riant.*

Ah! ses devoirs! vous me ferez plaisir. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GERMAIN, BLINVAL.

BLINVAL, *devant la glace de l'appartement, se dispose à prendre l'habit & remet sa cravate.*

ALlons, Germain, vîte à ma toilette. Ne me trouves-tu pas maintenant un air plus posé, plus raisonnable?

GERMAIN.

L'air raisonnable! ah! monsieur, vous ne l'aurez jamais.

BLINVAL.

Je veux pourtant devenir plus sensé.

GERMAIN.

Comment ferez-vous?

BLINVAL.

Je me marierai. Il faut faire une fin. Six mois de retraite forcée m'ont appris à réfléchir.

GERMAIN.

Il le falloit bien: vous n'aviez que cela à faire.

BLINVAL.

C'est à cette intéressante Rosine qui fut seule ma consolatrice, que je prétends offrir & ma main & mon cœur. Oh! il est tems de s'amender.

RONDEAU.

Oh! c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton:

S'il eſt un tems pour la folie,
Il en eſt un pour la raiſon.
Par le mariage
Une fille ſage
Peut dans mon ménage
M'offrir le bonheur.
Bientôt cette belle
Et douce & fidelle,
Sait fixer près d'elle
Mes pas & mon cœur.

Oh ! c'en eſt fait, &c.
Chez moi tout proſpere :
Cette épouſe chere
Me rendra le pere
D'aimables enfans ;
Ma main les careſſe,
Bientôt leur jeuneſſe
Donne à ma vieilleſſe
Les plus doux inſtans.

Oh ! c'en eſt fait, je me marie ;
Je veux vivre comme un Caton :
S'il eſt un tems pour la folie,
Il en eſt un pour la raiſon.

GERMAIN.

Voilà de beaux projets ; mais en attendant cette réforme, combien comptez-vous reſter dans la maiſon ?

BLINVAL.

Le plus long-tems que je pourrai. Le ciel ſeconde ma ruſe ; car, tu le vois, on m'a donné l'appartement qui communique à la tour. Toutes les fois que ma préſence y ſera néceſſaire, je m'enfermerai dans ma chambre, je retournerai à ma priſon ; j'en reviendrai, ſans que perſonne, tant ici qu'au château puiſſe jamais découvrir & la porte ſecrete & le ſouterrain qui m'y conduiſent.

GERMAIN.

Mais, monſieur de Murville arrivant, on connoîtra la ſupercherie, on me chaſſera, on vous empriſonnera.

BLINVAL.

Je ne riſque rien, moi, mon ſort ne peut pas devenir plus rigoureux ; & duſſé-je ne paſſer qu'un jour dans cette maiſon agréable, duſſé-je ne dire qu'un mot à l'aimable Roſine, c'eſt un inſtant de plaiſir qui me paroît d'autant plus doux, que je le dérobe à mon mauvais deſtin.

GERMAIN.

Mais moi qui ſuis en liberté, & qui, graces au ciel, n'ai point de maîtreſſe, je riſque fort, en ſervant vos projets, d'aller vous rejoindre en priſon.

BLINVAL, *vivement.*

J'en ſerois enchanté, tu me tiendrois compagnie.

GERMAIN.

Belle consolation ! Mais on vient, c'est votre belle-fille.

BLINVAL.

Belle ! c'est le mot.

GERMAIN.

Vous n'avez plus besoin de moi. Vous voilà installé dans la maison ; moi, je vais m'installer dans l'office.

SCENE IX.

ROSINE, BLINVAL.

ROSINE.

Voici celui qui doit être mon beau-pere... Approchons.

BLINVAL.

Quelle sera donc sa surprise ! Elle ne pourra jamais croire que je suis ce prisonnier... dont les romances... Elle m'a vue de si loin. Tâchons de savoir d'abord si je suis aimé.

ROSINE.

O ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

BLINVAL.

Qu'avez-vous donc ma belle-fille ?

ROSINE, *à part.*

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

BLINVAL.

J'ai peut-être un air de famille.

ROSINE.

Qui voit l'un, les voit tous les deux,
Doux effets de la ressemblance ;
Mon cœur se meut en le voyant.

BLINVAL, *à part.*

Tant de beauté, tant d'innocence,
Me rendront à jamais constant.
(*Haut.*)
Aimerez-vous votre beau-pere ?

ROSINE.

Je n'en sais rien en vérité.
(*A part*)
Ah ! que mon cœur est agité !

BLINVAL, *à part.*

Comme son cœur est agité !
(*Il lui prend la main.*)
Mon bonheur sera de vous plaire :
Chere Rosine, je veux un jour
Etre digne de votre amour.

ROSINE.

Je sens mon cœur qui palpite,
Ses traits, sa voix, tout est là,
Mais il bat encore plus vîte !
Je n'entends rien à cela.

BLINVAL.

Je sens mon cœur qui palpite

Quand je tiens cette main-là ;
Mais il bat encor plus vite !
Je comprends fort bien cela.

ROSINE.

Si je ne l'avois pas vu ce matin à la fenêtre de ſa priſon, je croirois...

BLINVAL, *à part.*

Comme elle me regarde ! quel danger de lui avouer.... Mais voici ma future... ſoyons prudens.

SCENE X.

Madame BELMONT, *les précédens.*

Madame BELMONT.

JE viens vous prévenir, mon couſin, que nous avons ce ſoir un convive.

BLINVAL.

Et qui donc ?

Madame BELMONT.

Oh ! un ami de la maiſon, le vieux Gouverneur du château.

BLINVAL.

Le Gouverneur !

Madame BELMONT.

Il vient de me faire dire qu'il viendroit ſouper avec nous ſans façon. Il deſire faire connoiſſance avec un militaire de votre mérite.

BLINVAL.

Comment ! le Gouverneur ! quel contre-tems !

Madame BELMONT, *à ſa fille.*

Cours donner des ordres, & fais en ſorte que le ſouper ſoit digne de nos convives.

(*Pendant cette petite ſcene, Roſine regarde Blinval avec attention. Sa mere eſt obligée par un geſte, de lui réitérer ſon ordre. Elle ſort, en regardant toujours le jeune militaire.*)

ROSINE.

O ! c'eſt étonnant : comme il lui reſſemble ! (*Elle ſort.*)

SCENE XI.

BLINVAL, BELMONT.

Madame BELMONT.

N'Etes-vous pas ravi de voir que dès le premier jour de votre arrivée ?...

BLINVAL.

Oh ! certainement : on me fait beaucoup d'honneur ; mais dans ce moment, je ſuis tellement fatigué ! Vous ſentez qu'après mon aventure... après avoir tenu tête à vingt brigands, on a beſoin de repos.

Madame BELMONT.

Nous nous mettrons de bonne heure à table. Vous devez avoir de l'appétit ?

BLINVAL, *patelinant.*

Tenez, j'aurois désiré souper seul avec vous, là, en famille. Aux termes où nous en sommes, sur le point d'être unis.... un tiers gêne toujours. On ne peut pas se dire de ces choses...

Madame BELMONT, *riant.*

Oh ! nous aurons le tems de nous voir en tête-à-tête.

BLINVAL.

Il n'importe. Si nous voulons parler d'affaires... du procès.... & puis... de notre métairie.

Madame BELMONT.

Oh, vous savez bien que votre tête affoiblie me défend....

BLINVAL.

Ahi ! Madame BELMONT.

Puisque ce souper vous déplaît tant, je vais écrire.... Mais il n'est plus tems, car le voici.

BLINVAL, *à part.*

Tenons-nous ferme ; le Gouverneur me connoît à peine : de la hardiesse & je me tire d'affaire.

(*Il se détourne & feint de lire des papiers.*)

SCENE XII.

Les précédens, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR *en habit bleu galonné, culotte noire, bas blancs, perruque blanche.*

Salut à l'aimable voisine.

Madame BELMONT.

Je ne vous attendois pas d'aussi bonne heure.

BLINVAL, *à part.*

Recueillons-nous pour soutenir le choc.

LE GOUVERNEUR, *à Mad. Belmont.*

Si j'étois le maître, je rendrois notre voisinage plus commode ; j'aurois bientôt détruit la barriere qui nous sépare, & je ne serois pas obligé de faire un long détour. Mais la sûreté du château exige.. Dites-moi, ma voisine, est-ce là monsieur Murville ? Madame BELMONT.

C'est lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous me présenter à lui ? Il sera charmé de voir un vieux militaire qui a bien servi la patrie, & qui jouit gaîment des souvenirs de sa jeunesse.

Madame BELMONT.

Mon cousin, voilà monsieur le Gouverneur....

BLINVAL.

Ah ! pardon, j'étois distrait...

LE GOUVERNEUR.

C'est moi qui vous dérange & j'en suis fâché... (*Il passe du côté de Murville en le saluant, il se releve, le fixe & s'arrête étonné.*) Mais... ah !... je... c'est singulier... C'est là monsieur de Murville ?

Madame BELMONT.

Sans doute.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! mon dieu je n'en reviens pas.

BLINVAL, *à part.*

Voilà le moment critique.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Oh ! ſi je n'étois pas sûr que je le tiens ſous la clé.

BLINVAL.

Par quelle raiſon, monſieur, me fixez-vous de la ſorte ?

Madame BELMONT.

En effet, Gouverneur, je ſuis étonnée...

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, ma chere voiſine, mais c'eſt que Monſieur me rappelle les traits d'un officier que j'ai peu vu à la vérité, mais me les rappellent tellement... Ah ! ah ! ah ! Qui ne s'y tromperoit pas ? ah ! ah ! ah !

BLINVAL.

Et cet officier ?

LE GOUVERNEUR, *d'un ton ſérieux.*

Eſt au moment où je vous parle entre quatre gros murs, là.. à deux pas de nous dans la grande tour. Oh ! ſi celui-là s'évade jamais, je lui pardonne de bon cœur.

BLINVAL, *à part.*

Je me ſouviendrai de la promeſſe.

Madame BELMONT.

Vous le traitez donc bien ſévérement ?

LE GOUVERNEUR.

Mes ordres l'exigent. Mais au reſte, je tâche d'adoucir ſa ſituation, j'obéis ponctuellemen,; mais comme on ne m'a jamais défendu d'être humain, je m'acquitte de ce devoir autant que je le puis, c'eſt le beau côté de mon emploi.

Madame BELMONT.

Et quel eſt le nom de votre priſonnier ?

LE GOUVERNEUR.

Blinval. Un jeune militaire, à peu-près de l'âge de Monſieur.

BLINVAL.

Blinval ! je le connois ; nous ſervons dans le même corps.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! n'eſt-il pas vrai que vous vous reſſemblez ?

BLINVAL.

Oh ! beaucoup. Au régiment, on nous prenoit toujours pour les deux freres.

LE GOUVERNEUR.

Je le crois. Cependant vous êtes mieux ; vous avez l'air plus raiſonnable, vous ; l'autre au contraire eſt un étourdi, je le crois même un peu fat.

BLINVAL.

Ah ! vous croyez.

LE GOUVERNEUR.

Nous ne parlons pas de cela. Je ne dois pas en dire du mal. Il est malheureux, il le sera peut-être un jour davantage.

BLINVAL.

Quoi ! vous pensez que son affaire....

LE GOUVERNEUR.

Cela ne s'arrangera pas...

Madame BELMONT.

Tant pis !

BLINVAL.

Oh ! tant pis en effet, car j'ai pour lui beaucoup d'attachement.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu ! puisque vous êtes son ami, il me vient une idée qui vous fera plaisir, ainsi qu'à lui.

Madame BELMONT.

Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR.

Il faudra me garder le secret, car je risque de me compromettre par ce que je veux faire.

BLINVAL.

Quel est votre projet.

LE GOUVERNEUR.

De vous faire souper ce soir même avec votre ami Blinval : hein !....

BLINVAL.

Moi ?

Madame BELMONT.

L'idée est bonne & je vous en remercie pour mon cousin.

BLINVAL.

Quoi vous voulez ?

LE GOUVERNEUR, *lui prenant la main.*

C'est une preuve d'estime que je veux vous donner.

BLINVAL, *embarrassé.*

Vous êtes bien bon. — (*A part.*) Quel embarras ! mais il m'est impossible de voir ce Blinval dont vous parlez ; nous avons eu ensemble une querelle violente....

LE GOUVERNEUR.

Bah ! pour quelque amourette, je gage ? Je raccommoderai tout cela.

BLINVAL.

Non, Monsieur, il m'est impossible....

LE GOUVERNEUR.

Oh ! vous avez beau dire ; d'ailleurs je serai bien aise de voir si cette ressemblance est aussi parfaite que je le soupçonne. Allons, vous le verrez, c'est une chose décidée.

BLINVAL.

Non, je ne consentirai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Faut-il pour une bagatelle,
Dans Blinval voir un ennemi ?
Médiateur de la querelle,
Je prétends vous rendre un ami.

BLINVAL.

Non, c'est un fat, un étourdi,

Je ne veux point le voir ici.

LE GOUVERNEUR.

Comme vous, tantôt je l'ai dit :
Oui, c'eſt un fat, un étourdi ;
Mais vous allez, grace à mon zele,
Tous deux vous embraſſer ici.
(A madame Belmont.)
Qu'en dites-vous, ma voiſine,
Mon projet n'eſt-il pas bon ?

BLINVAL.

Non, non, non, non.

LE GOUVERNEUR.

Je vois que Monſieur badine,
Mais bientôt j'aurai raiſon.
Allons, je vais de ce pas
Chercher notre militaire.
(A Blinval qui veut le retenir.)
Oh ! ne me retenez pas,
Je veux terminer l'affaire ;
Laiſſez, laiſſez moi donc faire.

BLINVAL.

Ah ! bon dieu ! quel embarras !

LE GOUVERNEUR, *à madame Belmont.*

C'eſt une bonne aventure,
Ce ſouper ſera plaiſant ;
Oh ! je ris de la figure
Qu'ils vont faire en ſe voyant.

BLINVAL.

J'enrage de la figure
Que je fais dans cet inſtant.

LE GOUVERNEUR, *ſortant.*

Adieu : je vous rejoins dans ſix minutes.

BLINVAL.

Non ; je ne ſouffrirai pas...

SCENE XIII.

Madame BELMONT, BLINVAL.

Madame BELMONT.

IL eſt déjà bien loin.

BLINVAL, *à part.*

Je n'ai qu'un ſeul parti à prendre, retournons à ma priſon.

Madame BELMONT.

Cela fera bien plaiſir à cet infortuné Blinval...

BLINVAL, *avec une colere feinte.*

Blinval ! Ne m'en parlez pas : ſon nom ſeul me met en colere ; mais comme je ne puis l'empêcher de venir chez vous, je ſais ce qu'il me reſte à faire, je me retire.

Madame BELMONT.

Quoi ! vous voulez nous fuir !

BLINVAL.

Madame, ne me retenez pas, je suis dans une fureur. (*à part.*) Eh! vîte par le souterrain. Il arriveroit quelque sanglante catastrophe; le plus prudent est d'aller me coucher. Je vous souhaite bien le bon soir.

(*Il prend un flambeau; il entre vivement dans sa chambre, il s'enferme.*)

SCENE XIV.

Madame BELMONT, *seule.*

QUel emportement! quels éclats indécens! Je croyois trouver dans monsieur de Murville plus de complaisance, plus de politesse. Ne pas savoir se prêter à une intention louable, me repondre avec colere, sortir brusquement! Ah! mon cousin, ce n'est pas là ce que m'annonçoient vos lettres; que votre conduite est differente de votre style! mais je ne suis pas encore votre épouse. Si l'intérêt de ma fille, le desir de voir finir un procès éternel, m'ont fait consentir à vous donner la main, ce ne sera qu'autant que j'aurai l'espoir de trouver le bonheur dans une telle union.

SCENE XV.

ROSINE, Madame BELMONT.

ROSINE.

TE voilà bien seule, maman: qu'as-tu donc fait de ta compagnie!

Madame BELMONT.

Monsieur Murville s'est retiré dans son appartement.

ROSINE.

Il est donc indisposé. . Ah! tant pis!

Madame BELMONT.

Non, il se porte bien, mais il a trouvé plus commode d'aller se coucher.

ROSINE

Mais cela n'est pas trop galant pour un homme qui desire être ton époux.

Madame BELMONT.

Il ne l'est pas encore...

ROSINE.

Ainsi tous mes préparatifs pour le souper sont inutiles?

Madame BELMONT.

Une autre personne le remplace. Le Gouverneur a cru trouver de la ressemblance entre monsieur Murville & l'un des prisonniers, & il a conçu l'idée bisarre de les réunir.

ROSINE, *vivement.*

Quoi! ce prisonnier que... Oh! ils se ressemblent vraiment, c'est à s'y méprendre.

Madame BELMONT.

Et comment sais-tu qu'ils se ressemblent?

ROSINE, *embarraſſée.*

Oh ! c'eſt que... j'ai entendu dire... Ah ! tenez, maman, je vais vous avouer tout ; car auſſi bien je ne peux pas mentir.

Madame BELMONT.

D'où connois-tu donc ce militaire ?

ROSINE.

Tous les jours je le vois de la fenêtre du petit eſcalier ; là je l'entends auſſi chanter. Ses romances expriment ſes peines ; il regrette ſa liberté, il ſe plaint que tout l'abandonne dans la nature ; & moi, par compaſſion, je l'abandonne le moins que je puis.

Madame BELMONT.

Ta naïveté me touche ; loin de te blâmer de ta pitié en faveur d'un infortuné, je t'en ſais gré ; mais il faut qu'elle ait des bornes. Plaindre ce jeune homme eſt ton devoir, l'aimer ſeroit une imprudence.

ROSINE, *vivement.*

Oh ! je ne l'aime pas, maman, (*tendrement*) mais je le plains beaucoup.

ROMANCE.

Lorſque dans une tour obſcure,
Ce jeune homme eſt dans la douleur ;
Mon cœur guidé par la nature,
Doit compatir à ſon malheur.
Si j'entends ſa plainte touchante,
Je reſte triſte tout le jour.

(*La mere fait un mouvement.*)

Maman, ne ſois pas mécontente ;
La pitié n'eſt pas de l'amour.
Quant à la fenêtre diſcrete,
J'écoute ſes plaintifs accens,
D'intérêt ma bouche eſt muette,
Je crois toujours que je l'entends.
Je reſterois là quand il chante
Toute la nuit & tout le jour.
La pitié n'eſt pas de l'amour.
Un jour, ſa romance étoit tendre ;
Elle enchanta tous mes eſprits.
Je ne cherchai point à l'apprendre,
Et ſans le vouloir je l'appris.
Depuis ce tems-là, je la chante,
Je la répete nuit & jour.

Madame BELMONT, *en hochant la tête.*

Nuit & jour !

Maman, ne ſois pas mécontente ;
La pitié n'eſt pas de l'amour.

SCENE XVI.

LE GOUVERNEUR, BLINVAL, LES PRÉCÉDENS.

BLINVAL, *en entrant.* --- *(Il a l'uniforme d'officier de chasseurs ; il est sans épée.)*

JE suis encore tout étourdi de ma prison !

ROSINE.

C'est lui-même !

Madame BELMONT.

Oh ! il ressemble vraiment...

ROSINE.

Je vous l'avois bien dit.

LE GOUVERNEUR.

Ma chere voisine, je vous présente un vertueux cénobite, qui a renoncé au moins pour quelque tems aux vanités de ce monde.

Madame BELMONT.

Il auroit pu choisir un hermitage plus agréable.

BLINVAL, *pendant toute cette scene a un ton doux & sensible.*

C'est sous les auspices de mon Gouverneur, que j'ose prendre la liberté de me présenter à vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Finissons tous ces complimens. Profitez du bon tems, jeune homme ; oubliez pour un moment vos chagrins & ne songez qu'à rire.

BLINVAL.

On a bientôt oublié ses peines à la vue d'aussi doux objets !

ROSINE.

N'est-il pas vrai, maman, qu'il est aimable ?

LE GOUVERNEUR.

Mais je ne vois point monsieur Murville ! se refuse-t-il encore à revoir son ami ?

BLINVAL.

J'espere qu'une querelle de jeunesse ne me fera point perdre son amitié.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc ! tous les jours par les militaires, il s'éleve de ces petites divisions : mais ils se racommodent le verre à la main ; nous ferons de même. Si vous avez tort, il vous grondera, nous vous gronderons, vous l'embrasserez & tout s'arrangera.

Madame BELMONT.

Je crains bien que vous ne puissiez pas réussir dans votre entreprise.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc ?

Madame BELMONT.

Il refuse absolument de se trouver avec monsieur.

BLINVAL.

(Avec l'expression feinte d'une grande douleur.)

Ah ! bon dieu !

Madame BELMONT.

J'ai voulu vainement calmer ses transports ; il s'est retiré su-

rieux dans ſon appartement, il s'y eſt même enfermé.

ROSINE.

Oh ! notre cher couſin ne me paroît pas avoir un trop bon caractere.

BLINVAL.

Que vous m'affligez ! j'eſpérois que le tems, mon infortune, le reſpect qu'on doit à de pareils médiateurs, auroient pu calmer ſa répugnance à me voir. Ah ! s'il eſt vrai que j'aie quelques torts envers lui, je ſuis prêt à les expier par les excuſes les plus ſinceres & l'aveu même de mes fautes,

ROSINE, *à part.*

Bon jeune homme ! il m'attendrit. (*Haut : étourdiment d'abord, enſuite d'une voix timide.*) Mon dieu ! Monſieur, que vous devez vous ennuyer dans cette vilaine tour !

BLINVAL, *la fixant avec tendreſſe.*

Ma captivité me paroît quelquefois ſupportable ; il eſt des momens où l'imagination m'offre des objets ſi agréables....

ROSINE, *à part.*

C'eſt moi qui ſuis l'objet agréable.

LE GOUVERNEUR, *à madame Belmont.*

Et vous dites qu'il s'eſt retiré dans ſon appartement ? cela me contrarie, je ne le cache pas... J'aurois voulu juger du plus ou du moins de reſſemblance.

Madame BELMONT, *ſouriant.*

Oh ! Monſieur me paroît beaucoup plus jeune.

ROSINE.

Il a la voix bien plus douce.

LE GOUVERNEUR.

Et il eſt plus grand au moins d'un bon pouce ; mais il nous ſeroit ſi facile de décider la choſe ! Indiqués-moi ſon appartement, & je vais...

Madame BELMONT.

Voilà la porte.

LE GOUVERNEUR.

Blinval, ſecondez-moi ; aſſiégeons-le. Morbleu ! nous le forcerons peut-être à la capitulation.

QUATUOR.

LE GOUVERNEUR.

Frappons ! oui frappons à ſa porte.
Répondez-nous, répondez-nous.

ROSINE, LE GOUVERNEUR, Madame BELMONT.

Enfin il faudra bien qu'il ſorte,
S'il ne veut pas nous ſatisfaire tous.

BLINVAL.

Moi, je doute beaucoup qu'il ſorte ;
Là-deſſus j'en ſais plus que vous.

LE GOUVERNEUR, Mad. BELMONT.

Ah ! Monſieur, parlez-lui de grace,
Avouez vos torts envers lui ;
Alors il faudra, quoi qu'il faſſe,

Qu'il vous les pardonne aujourd'hui.

BLINVAL.

Vous le voulez, je veux vous plaire.
Vous verrez qu'il me dira *non*.
Murville est un bon caractere
Qui veut toujours avoir raison.

LE GOUVERNEUR, ROSINE, Madame BELMONT.

Mais voyez ce bon caractere
Qui veut toujours avoir raison.

BLINVAL, *auprès de la porte.*

Ah ! ne sois point inexorable,
Blinval implore son ami. ---
Si je fus un instant coupable,
Dois-je en être toujours puni !

TOUS.

S'il ne fut qu'un instant coupable,
Doit-il être toujours puni !

BLINVAL, *à part.*

Le tout est vraiment admirable ;
Mais comment finira ceci ?

LE GOUVERNEUR.

Amis, il nous faut faire silence ;
J'entends, je crois qu'il nous répond.

TOUS.

Silence ! on croit qu'il nous répond.

BLINVAL, *à part.*

On s'imagine qu'il répond.

TOUS.

Silence !

(*Après un instant de grand silence.*)

BLINVAL.

O ciel ! il a dit non.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous croyez qu'il a dit *non* !

Madame BELMONT,

Quoi ! vous croyez qu'il a dit *non* ?

ROSINE.

Je n'ai point entendu le *non*.

BLINVAL.

Oh ! renoncez à sa clémence,
Je suis certain qu'il a dit *non*.

LE GOUVERNEUR.

C'est-là ce Murville aimable
Que l'on m'avoit tant vanté !
Par ma foi ! qu'il aille au diable !
Laissons-là cet entêté.

BLINVAL.

Oh ! Murville est fort aimable,
Vous en seriez enchanté ;
Vraiment c'est un très-bon diable ;

Quand

Quand il n'eſt pas entêté.

Madame BELMONT.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on m'avoit tant vanté,
Oh ! je deviendrois coupable
D'épouſer un entêté.

SCENE XVII.

UN CAPORAL. LES PRÉCÉDENS.

UN CAPORAL.

COmmandant, un étranger deſire vous parler. Il eſt porteur d'ordres relatifs au priſonnier Blinval.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! diable ! ceci devient ſérieux. Il faut que vous retourniez ſur-le-champ à votre priſon. Il ſeroit imprudent à moi...

BLINVAL.

Que je ſuis malheureux ! il faut donc renoncer déjà au plaiſir de vous voir ?

ROSINE.

Moi, je ſuis déſolée de ce contre-tems.

BLINVAL, *vivement.*

Seroit-il vrai ?

LE GOUVERNEUR.

Allons, mon ami, dites adieu à ces Dames, & ſuivez le Caporal.

Mad. BELMONT.

Nous eſpérons de la bonté du Gouverneur le plaiſir de vous revoir bientôt.

LE GOUVERNEUR, *au Caporal.*

Remettez le priſonnier à l'endroit où je l'ai pris. Je ne vais pas tarder à vous ſuivre.

BLINVAL.

Adieu, meſdames.

ROSINE, *en ſoupirant.*

Adieu.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors* BLINVAL.

LE GOUVERNEUR.

MAuvaiſe affaire ! mauvaiſe affaire !

Madame BELMONT.

Quoi ! vous croyez que ces paquets vous annoncent quelque choſe de fâcheux pour ce jeune homme ?

ROSINE.

Maman, j'en ſerois inconſolable !

LE GOUVERNEUR.

Ah ! il a fait une grande étourderie : il a manqué à la ſubordination. C'eſt mal ! c'eſt mal ! Ces diables de jeunes gens o

des têtes.... Ils croient, parce qu'ils sont très-braves, qu'ils ont toutes les vertus militaires. Moi, j'ai servi trente-quatre ans, & morbleu! je défierois qu'on eût une pareille faute à me reprocher. Qui obéit bien, commande bien: aussi, vous n'avez qu'à voir comme tout marche dans le château; ah! ah!

SCENE XIX.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un demande à parler à monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Allons, affaire sur affaire! je n'ai pas un moment à moi.

Madame BELMONT.

C'est sans doute l'étranger du château; ne le faites pas attendre plus long-tems; qu'on le fasse entrer. En nous retirant, nous vous laisserons la liberté de vous entretenir avec lui.

ROSINE, *à part.*

Moi, cela m'inquiete trop; il faut que je les écoute, & que je sache au moins le sort de mon prisonnier.

(*Elle se cache & écoute.*)

SCENE XX.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR, ROSINE, *cachée.*

MURVILLE, *en surtout d'officier, même uniforme que Blinval.*

Je vous demande pardon, monsieur le Gouverneur, si je vous poursuis jusques dans cette maison; mais apprenant le nom de la personne chez qui vous étiez, je n'ai pas cru être indiscret en venant vous y trouver.

LE GOUVERNEUR.

De quoi s'agit-il, monsieur?

MURVILLE.

De me remettre un de vos prisonniers. Je vous apporte l'ordre qui le met en liberté.

LE GOUVERNEUR

Soyez le bien venu. On ne me fait jamais plus de plaisir qu'en venant avec de pareils ordres. Oui, ventrebleu! je suis content quand je peux dire à quelqu'un de mes malheureux pensionnaires: Allons! vive la joie, mon ami! Bon voyage! souvenez-vous de moi, mais ne revenez pas.

MURVILLE.

Je suis impatient de me procurer le même plaisir, & si vous voulez, nous irons de suite...

LE GOUVERNEUR.

Volontiers. Mais d'abord, voyons l'ordre.

MURVILLE.

Il est en bonne forme.

LE GOUVERNEUR, *lisant.*

Blinval ! ah que je vous embrasse. Monsieur ! Vous êtes un bien digne homme ! si vous saviez le plaisir que vous me faites. . . .

ROSINE, *sortant de sa cachette, courant & sautant de joie.*

Blinval, ah ! que je suis contente !

MURVILLE, *se retournant au cri de Rosine.*

Qu'est ce donc ? Cette jeune personne est . sans doute. . . . Partons vîte ; nous reviendrons dans cette maison qui ne me sera pas long-tems étrangere. Mais avant de penser à moi, mon devoir, devoir sacré pour mon cœur ; est d'essuyer les pleurs de mon ami, & de le rendre au bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons pas de tems à perdre ; il est précieux quand il s'agit de rendre un homme à la liberté.

(*Ils sortent tous les deux.*)

SCENE XXI.

ROSINE, Madame BELMONT.

ROSINE.

Maman ! maman !

Madame BELMONT, *entrant.*

Quoi donc ! qu'est il arrivé ?

ROSINE.

Un étranger est venu. Oh ! l'honnête homme ! la probité est peinte sur sa figure. Il a parlé au Gouverneur, il lui a remis des paquets ... avec des papiers, & puis un ordre... Ensuite l'étranger a parlé de son amitié, de la maison ; enfin le fait est que je suis dans le ravissement de tout ce que j'ai entendu.

Madame BELMONT.

Et moi, je ne l'entends point.

ROSINE.

Je parle assez clairement pourtant.... Ils sont maintenant à le chercher.

Madame BELMONT.

Le chercher ! qui donc ?

ROSINE.

Le prisonnier qui chante de si jolies romances, monsieur Blinval !

Madame BELMONT.

Tu me fais plaisir de m'apprendre cette heureuse nouvelle.

ROSINE, *voyant le prétendu Murville qui ouvre doucement la porte.*

Oh ! le voilà ce mauvais caractere ; il ne lui convient plus de bouder.

SCENE XXII.

BLINVAL, LES PRÉCÉDENS.

BLINVAL, *en redingote brune & les cheveux dans le même état qu'à sa première entrée.*

EH bien ! cet intéressant Blinval est-il encore dans la maison ? dites-moi, Mesdames, & je m'en fuis. Oh ! je ne veux rien déranger.

ROSINE, *avec humeur.*

Il doit vous faire fuir ! Oui, monsieur, il y est encore.

Madame BELMONT.

Je suis vraiment étonnée ; mon cousin, de la maniere dont vous agissez avec nous ; je croyois mériter plus d'égards.

BLINVAL.

Ne me grondez pas ; je vous jure que dans ce moment-là je ne pouvois pas agir autrement.

ROSINE.

Voilà une excellente excuse.

BLINVAL.

Vous m'en voulez aussi, ma petite cousine ?

Madame BELMONT.

Le Gouverneur a été très-piqué de votre départ subit ; cela annonçoit un mépris....

BLINVAL.

Nous nous reverrons

Madame BELMONT.

Il a vainement heurté à votre porte, vous n'avez pas seulement daigné lui répondre.

BLINVAL.

J'ai répondu comme je l'ai dû.

Madame BELMONT.

Oui, par un *non* très-sec.

ROSINE.

Et ce monsieur Blinval qui avoit la bonté de vous appeller son ami, de vous demander pardon.... fi ! il faut n'avoir pas de sensibilité pour avoir pu lui résister.

BLINVAL, *à part.*

Son dépit me charme !

Madame BELMONT.

Le Gouverneur étoit d'autant plus fâché de votre départ, qu'il s'étoit fait un plaisir de juger de votre ressemblance avec son prisonnier.

ROSINE, *d'un ton très-piqué.*

De la ressemblance ! oh ! il y en a bien peu entre vous deux. Il suffit de vous voir un seul instant chacun, pour trouver une très grande différence.

BLINVAL, *riant.*

Une très grande différence.

ROSINE.

Sans doute, & ce n'eſt pas moi toujours qui prendrai l'un pour l'autre, je vous en avertis.

BLINVAL.

Je vois que Blinval a ſu captiver votre eſtime ?

ROSINE, *avec vivacité.*

Oui, Monſieur, je l'eſtime beaucoup ; maman l'eſtime, le Gouverneur l'eſtime, nous l'eſtimons tous.

BLINVAL.

Vous croyez me faire beaucoup de peine en me montrant tout l'intérêt que vous prenez à lui ?

ROSINE.

Il le mérite. Il eſt doux, honnête, ſenſible, & ſur-tout il n'eſt point rancuneux, boudeur...

Madame BELMONT.

Roſine, le dépit vous emporte....

BLINVAL.

Oh ! laiſſez la dire, je vous en prie.

Madame BELMONT.

Auſſi c'eſt votre faute. Maintenant que vous voilà de ſang froid, vous avouerez....

BLINVAL.

Je n'avouerai rien. Je peux avoir tort, mais je ne me trouverai jamais avec ce Blinval ; c'eſt un homme que je ne peux pas voir, qu'il m'eſt impoſſible d'enviſager.

Madame BELMONT.

Vous le haïſſez donc bien ?

BLINVAL.

Au point que s'il ſe préſente jamais devant moi, je puis vous promettre, ſans crainte d'être taxé de ſuffiſance, que je le ferai ſauter par les fenêtres.

ROSINE.

Vous ! oh ! il ne vous craint pas ; vous dites tout cela, parce que vous ſavez bien qu'il eſt en priſon : s'il arrivoit, vous changeriez de ton.

BLINVAL.

Oui, mais il n'arrivera pas.

ROSINE.

C'eſt ce qui vous trompe, monſieur ; il viendra ce ſoir même ſouper avec nous, car il a ſa liberté.

BLINVAL, *hors de lui-même.*

Comment ? que dites-vous ? eſt-il poſſible ?

ROSINE.

(*Blinval court dans l'appartement & ſaute de joie.*)

Oui, duſſiez-vous en enrager, il a ſa liberté.

FINAL.

BLINVAL.

Quoi ! Blinval a ſa liberté ?
Ah ! ne trompez pas mon attente.

ROSINE, Madame BELMONT.

De quel trouble il est agité !

BLINVAL.

Oh ! cette nouvelle m'enchante !
De plaisir j'en perds la raison.

ROSINE, Madame BELMONT.

Auroit-il perdu la raison ?

BLINVAL, *à Rosine.*

Pardonnez, fille trop aimable,
En vous aimant je suis coupable,
De vous j'implore mon pardon.

ROSINE.

Que dit donc mon futur beau-pere ?
Quoi ! c'est à moi qu'il prétend plaire ?
Mais il a perdu la raison.

Madame BELMONT.

C'est à ma fille qu'il veut plaire ;
Lui, qui dut être son beau-pere ;
Mais il a perdu la raison.

BLINVAL.

Pour obtenir cette fille chérie,
Je dois embrasser vos genoux ;
Je suis malheureux pour la vie,
Si je ne l'obtiens pas de vous.

ROSINE, Madame BELMONT.

Oh ! vraiment c'est une folie,
Murville veut être mon / son époux.

BLINVAL.

Oui, je veux être votre époux.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE, Le CAPORAL avec un flambeau ; *Les précédens.*

(*Ils arrivent par la porte de Blinval.*)

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Les voilà tous ; oh ! la bonne aventure ;
Ne dérangeons point ces amans.

Madame BELMONT, ROSINE.

A rester dans cette posture,
Monsieur, vous perdez votre tems.

MURVILLE ET LE GOUVERNEUR, *paroissant.*

Notre arrivée est incivile,
Je ne devrois pas être ici.

BLINVAL, *sautant au cou de Murville.*

O ciel ; que vois-je ! c'est Murville !
O mon ami ! mon cher ami !

ROSINE, Mad. BELMONT.

O ciel ! quoi ! vous êtes Murville ;

MURVILLE.

Oui, Meſdames, je ſuis Murville.

LE GOUVERNEUR.

Oui, Meſdames, voilà Murville.

ROSINE, Madame BELMONT.

Mais, Monſieur, qui donc êtes-vous?

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Blinval.

BLINVAL.

J'embraſſe vos genoux.

ROSINE, Madame BELMONT.

Mais quel eſt donc ce myſtere?
Je n'y comprends rien du tout.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Bientôt vous ſaurez l'affaire;
Nous autres nous ſavons tout;
Oui, Germain nous a dit tout.

LE GOUVERNEUR.

Par une ſecrette iſſue,
Blinval, ce ruſé frippon,
Pénetre en votre maiſon,
Et de Murville prend le nom.

ROSINE, Madame BELMONT.

Par une ſecrette iſſue,
Il venoit dans ma / la maiſon.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Nous, par la même avenue,
Nous venons de ſa priſon,
Vraiment le tour eſt fort bon.

ROSINE.

Vraiment le tour eſt fort bon.

Mad. BELMONT.

Non, ce tour n'eſt pas très-bon.

BLINVAL, *à Murville.*

Hélas! priez votre couſine!
De ne pas s'armer de rigueur.
J'adore la belle Roſine:
L'amour ſeul cauſa mon erreur.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Il adore votre Roſine:
L'amour ſeul cauſa ſon erreur.

ROSINE.

L'amour ſeul cauſa ſon erreur.

MURVILLE.

Blinval m'a ſauvé la vie:
Ma couſine, je vous ſupplie
De faire ſa félicité.
Que le même deſtin nous lie:

Digitized by Google

Qu'il doive à notre bonté
Sa Rosine & sa liberté.

BLINVAL.

Que le même destin nous lie :
Que je doive à votre bonté
Ma Rosine & ma liberté.

LE GOUVERNEUR.

Que le même destin nous lie,
Et qu'il doive à votre bonté
Sa Rosine & sa liberté.

Madame BELMONT.

Si ma Rosine lui fut plaire,
Il en fut payé de retour.
Ah ! seule, puis-je être contraire
A son bonheur, à son amour ?

BLINVAL.

Si Rosine me fut plaire,
Je fus bien payé de retour ;
Et j'obtiens l'aveu de sa mere :
Oh ! pour moi, c'est le plus beau jour.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Si sa Rosine lui fut plaire,
Il est heureux dans son amour.
Il obtient l'aveu de sa mere :
Pour un amant, c'est un beau jour.

ROSINE.

Au Prisonnier si je fus plaire ;
Il en fut payé de retour,
Puisqu'aujourd'hui ma tendre mere
N'est point contraire à notre amour.

TOUS.

Qu'une chaîne fortunée
Accomplisse tous $\frac{\text{vos}}{\text{nos}}$ vœux !
Et que ce double hyménée
Fasse aujourd'hui quatre heureux.

FIN.

55087

Digitized by Google